

La lecture du texte ethnographique : entre fiction et connaissance

Autor(en): **Bonoli, Lorenzo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **53 (2003)**

Heft 2: **Enjeux philosophiques et théologiques de la fiction**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381660>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA LECTURE DU TEXTE ETHNOGRAPHIQUE : ENTRE FICTION ET CONNAISSANCE

LORENZO BONOLI

Résumé

Cet article propose une réflexion sur les problèmes épistémologiques que pose la lecture des textes en sciences humaines. En se concentrant sur le cas du texte ethnographique, il s'agira de penser la lecture de ce genre de texte de façon à ce que ses prétentions épistémologiques soient respectées. Un détour par les théories de la réception des textes littéraires ouvrira la voie à la définition de ce qu'on peut qualifier de «pacte de lecture ethnographique», pacte qui précise un type de lecture particulier susceptible de déployer au mieux les potentialités cognitives de ces textes.

Cet article vise à développer une réflexion d'ordre épistémologique sur le fonctionnement du texte dans la constitution et la transmission des connaissances en sciences humaines, en mettant l'accent sur les problèmes soulevés par sa lecture. En analysant le cas du texte ethnographique, il s'agira de réfléchir à la façon dont il faut concevoir la lecture de ce genre de texte, afin de rendre compte des prétentions référentielles et cognitives qui accompagnent sa production.

Le point de vue de la lecture, en faisant apparaître de façon radicale un certain nombre de problèmes concernant le fonctionnement référentiel et cognitif du texte, présente un intérêt particulier pour une réflexion épistémologique sur la notion de texte dans les sciences humaines. En effet, si une réflexion sur la production du texte peut toujours faire référence à l'intention et au travail de recherche de l'auteur pour s'assurer du lien entre le texte et son objet réel, le point de vue de la lecture se heurte à la nature «abandonnée» du texte. Texte qui, dans sa matérialité, se présente comme un ensemble de signes organisés s'ouvrant à une multiplicité d'interprétations difficile à gérer épistémologiquement.

Dans une telle problématique, le texte ethnographique se présente comme un cas paradigmatique. Sous sa forme classique de la monographie de terrain, il se présente comme l'aboutissement du travail de recherche de l'anthropologue et se donne à lire comme la description scientifique d'une société particulière, ou de certains aspects de cette société. En cela, il est le résultat d'un travail scientifique, avec des prétentions référentielles et cognitives explicites : un discours sur un objet réel préexistant. Mais en même temps, sa

forme textuelle particulière soulève toute une série de problèmes inhérents à ses affinités avec les textes littéraires.

En outre, la réflexion sur le texte ethnographique ici proposée peut bénéficier d'un débat interne à la discipline de l'anthropologie culturelle qui, depuis quelques décennies, a réfléchi sur le statut et le fonctionnement du texte dans la constitution du savoir anthropologique¹.

Ce débat a contribué à mettre en évidence le rôle central joué par le texte dans l'organisation des connaissances dans ce domaine du savoir. Le texte cesse ainsi d'être le lieu de récolte de représentations adéquates de la réalité, pour devenir un lieu de mise en forme et de transformation de cette réalité. L'écriture devient un travail complexe au cours duquel l'auteur doit gérer des contraintes parfois opposées : d'un côté, une expérience vécue, une langue étrangère, une perception de la réalité différente ; de l'autre, un texte qui doit traduire dans la langue de l'anthropologue les mots et les concepts d'une autre culture, respectant des règles syntaxiques, stylistiques, méthodologiques et de lisibilité, afin qu'il puisse tout simplement être lu et compris par son public cible.

Si les réflexions concernant le statut du texte sont de plus en plus nombreuses, aussi bien en Europe qu'aux États-Unis, elles restent toutefois concentrées essentiellement sur le versant de la production, c'est-à-dire sur les problèmes relatifs à la façon dont l'anthropologue écrit ou devrait écrire ses textes. Ce qui n'a, par contre, pas été développé, c'est une réflexion générale sur la lecture de ces textes, une réflexion qui parte d'une analyse de la nature sémiotique du texte pour aboutir aux problèmes épistémologiques posés par l'interprétation du lecteur. La réflexion développée dans cet article vise à combler ce manque afin d'ouvrir la voie à ce qu'on pourrait appeler une «théorie de la lecture des textes ethnographiques»².

Dans ce but, cet article prendra appui sur les réflexions développées dans le cadre des théories de la lecture ou de la réception des textes proposées par des auteurs comme W. Iser³, H.-R. Jauss⁴, U. Eco⁵, P. Ricœur⁶, lesquels,

¹ Sans citer l'énorme littérature concernant ce débat, nous renvoyons au livre désormais célèbre de J. CLIFFORD et G. MARCUS, *Writing Culture*, Berkeley Los Angeles, University of California Press, 1986, qui fait le point sur les principaux enjeux de la question.

² Cet article se limitera au cas exemplaire du texte ethnographique, même si la perspective proposée dépasse le cadre strict de ce genre de texte pour toucher, de façon générale, toute discipline utilisant le texte pour rendre compte d'une réalité extralinguistique : en particulier, les disciplines des sciences humaines qui, comme l'histoire ou l'anthropologie, se fondent largement sur le texte écrit pour construire et véhiculer leur savoir.

³ W. ISER, *L'acte de lecture*, Bruxelles, Margada, 1985 (1976).

⁴ H.-R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978 ; *Pour une herméneutique littéraire*, Paris, Gallimard, 1986 (1977).

⁵ U. ECO, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985 (1979) ; *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992 (1990) ; *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Paris, Grasset, 1996 (1994).

⁶ P. RICŒUR, «Pour une théorie du discours narratif» in D. TIFFENEAU (éd), *La narrativité*, Paris, CNRS, 1980, p. 5-79 ; «Récit fictif-récit historique», *ibid.*, p. 251-

bien que se concentrant uniquement sur les textes littéraires, offrent des outils théoriques intéressants et prometteurs pour répondre aux problèmes épistémologiques soulevés par la lecture des textes ethnographiques.

La première partie de cet article présentera la conception du texte qui découle du point de vue de la lecture et soulèvera une série de problèmes épistémologiques entraînés par une telle conception. La présentation de la situation de production particulière du texte ethnographique, qui sera proposée dans la deuxième partie, rendra explicites les problèmes épistémologiques propres à ce genre de texte en soulignant sa proximité avec les textes de fiction. C'est sur le fond de cette proximité que la troisième partie proposera d'exploiter certains outils théoriques dégagés par les théories de la lecture des textes de fiction pour penser également la lecture des textes ethnographiques. Cependant, la fonction et la situation de production différentes de ces derniers nous obligeront à revenir sur le fonctionnement de leur lecture. La tâche de la partie conclusive sera justement de réfléchir sur la spécificité de la lecture du texte ethnographique, afin d'esquisser les traits constitutifs de ce qu'on pourrait appeler «la lecture ethnographique».

1. *Le texte du point de vue de la lecture*

Le problème de la lecture des textes à prétention scientifique, comme les textes ethnographiques, apparaît dans toute sa complexité, une fois prises en compte les théories de la lecture ou de la réception des textes, qui prennent la forme d'une phénoménologie de la lecture (comme chez Ricœur et Iser), d'une esthétique de la réception (comme chez Jauss), ou d'une sémiotique textuelle (comme chez Eco), ou encore du courant théorique que l'on nomme le *reader-oriented criticism*⁷.

Ces théories, en partant d'une réflexion sur la nature sémiotique du texte, ont su mettre l'accent sur deux éléments essentiels qui le caractérisent au moment de la lecture : la nature sous-déterminée de toute production sémiotique, qui exige un travail actif de reconstruction de la part du récepteur ; et la distance radicale qui, de par leur «mise en symbole», sépare ces productions du monde extralinguistique auquel elles renvoient.

Tout texte apparaît ainsi à la fois «coupé» et «inachevé». Il est «coupé» de sa situation origininaire d'énonciation, en particulier de son auteur et du monde de référence origininaire : ce qui a comme conséquence principale de suspendre le fonctionnement référentiel ostensif du langage et d'ouvrir le texte à des interprétations multiples. Il est en outre «inachevé» dans la mesure où

271 ; *Temps et récit*, t. I-III, Paris, Seuil, 1983-1985 ; et *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986.

⁷ Cf. U. Eco 1990 ; *op. cit.*, p. 17-21. Dans ces pages Eco propose un bref historique de ces réflexions sur le rôle du lecteur.

tout texte se présente comme un simple ensemble de signes, avec des non-dits et des ambiguïtés, et présuppose un lecteur qui puisse actualiser – à travers une «coopération interprétative»⁸ – les significations potentielles inscrites dans sa matérialité. Par l'expression «coopération interprétative», Eco désigne le travail d'interprétation du lecteur qui reconstruit, grâce à ses compétences, une signification cohérente à partir de l'ensemble des informations que le texte fournit.

Ces deux caractéristiques, on le verra, sont à la base de notre interrogation sur le fonctionnement du texte ethnographique et sur sa portée cognitive au moment de la lecture. En effet, la conception de la lecture qui découle des réflexions de ces auteurs ne va pas sans poser des problèmes lorsqu'on cherche à la transposer du domaine de la littérature, qu'elle concerne à l'origine, à celui des textes scientifiques. En mettant l'accent sur les notions de distance radicale entre le texte et le monde et de coopération interprétative, elle rend problématique le statut de tous ces textes – appelons-les factuels ou scientifiques – qui, comme le texte ethnographique, se veulent en relation avec une réalité extralinguistique préexistante.

Comment concevoir le fonctionnement cognitif de ces textes, si, avec ces deux notions, on met l'accent, d'une part, sur la distance intrinsèque et irréductible entre le texte et son objet, et, de l'autre, sur l'importance d'un apport extérieur au texte à travers la coopération du lecteur ?

Dans la suite de cet article, il s'agira donc de penser, en étudiant de près le cas du texte ethnographique, une modalité de lecture qui tienne compte de la nature «coupée» et «inachevée» de tout texte, sans pour autant renoncer à le concevoir comme un lieu de fixation et de transmission de connaissances portant sur une réalité extra-linguistique.

2. *Le texte ethnographique*

Depuis une trentaine d'années, les réflexions épistémologiques internes à l'anthropologie culturelle ont mis en évidence l'importance du travail d'écriture dans la constitution des connaissances dans cette discipline. Ces réflexions ont souligné en particulier les implications épistémologiques qui accompagnent la transcription des expériences vécues sur le terrain, laquelle, avec ses contraintes sémantiques, syntaxiques et stylistiques, se présente comme un moment de «mise en forme» du matériel offert par la réalité extralinguistique étudiée.

Dans sa monographie de terrain, l'anthropologue est censé transcrire une expérience vécue – la rencontre avec une culture étrangère – dans les mots et les concepts d'une autre culture, la sienne. Cela exige un travail important de

⁸ Cf. U. Eco, *op. cit.*, 1985.

sélection et d'organisation des données recueillies sur le terrain, pour offrir au public un texte cohérent et lisible, respectant les règles méthodologiques édictées par la communauté scientifique.

Les difficultés de ce travail commencent dès le choix de la langue dans laquelle les résultats des recherches de terrain seront rendus. Avec une langue, on ne choisit pas uniquement un ensemble de signes et une syntaxe, mais également tout l'univers conceptuel qui lui est sous-jacent et qui délimite les possibilités descriptives de celle-ci. La rencontre des limites conceptuelles et descriptives d'une langue est une expérience qui ressort souvent des textes ethnographiques : il arrive fréquemment que la langue de l'anthropologue se révèle simplement inadaptée pour exprimer les concepts ou décrire les réalités de l'autre culture. Symptomatique à cet égard est ce passage de Evans-Pritchard, anthropologue anglais étudiant les Nuer, un peuple nilotique :

En vérité, je viens de parler de temps et d'unité de temps, mais les Nuer n'ont aucune expression équivalente au «temps» de nos langues à nous, et se trouvent donc incapables de parler du temps comme de quelque chose de réel, qui passe, que l'on peut perdre, que l'on peut gagner et ainsi de suite. (p. 126)⁹

Notons que non seulement les Nuer ne savent pas parler du «temps comme de quelque chose de réel...», mais que l'anthropologue, pris lui aussi dans son bagage conceptuel, n'arrive pas à rendre compte d'une vision du monde qui ne s'articule pas à partir de sa notion de temps, d'où son besoin d'utiliser quand même cette notion, tout en soulignant son inadéquation.

L'ethnographie, dans sa prétention à fournir une description d'une culture étrangère, se heurte directement à deux problèmes : celui, déjà évoqué, intrinsèque à tout texte, de rendre par le langage une réalité extralinguistique ; et celui, qu'on vient de soulever, de trouver des mots et des concepts, dans sa langue, pour traduire les mots et les concepts qui organisent le monde de la culture étudiée¹⁰.

La prise en compte de ces éléments nous empêche de concevoir le texte ethnographique comme une description directe de la réalité, un miroir qui reproduit telle quelle la culture étudiée, et elle met en évidence les choix que l'anthropologue doit opérer au niveau linguistique – il choisit les mots qui lui semblent le mieux convenir... – mais aussi au niveau des faits relatés – il ne

⁹ E. EVANS-PRITCHARD, *Les Nuer*, Paris, Gallimard 1968 (1937).

¹⁰ On touche ici des problématiques importantes dans la réflexion épistémologique sur l'anthropologie : le thème de la traduction et celui de la description. Cf. pour le thème de la traduction : U. FABIETTI, «Tradurre» in *Anthropologia Culturale*, Bari, Laterza, 1999, mais aussi W. O. QUINE, *World and Object*, Cambridge, M.I.T Press, 1960 ; S. BORUTTI, «Traduction et connaissance», *Revue de Théologie et de Philosophie*, 123 (1991), p. 369-393. Pour la problématique de la description : J.-M. ADAM, M.-J. BOREL, C. CALAME, M. KILANI, *Le discours anthropologique*, Lausanne, Payot, 1995, p. 227-254 ; M.-J. BOREL, «Textes et construction des objets de connaissance» in C. REICHLER (éd), *L'interprétation des textes*, Paris, Minuit, 1989, p. 115-156.

retient qu'une partie de ce qu'il a observé. Il s'agit de choix nécessaires pour produire un texte qui soit compréhensible pour des lecteurs de sa culture, et l'importance de ce travail nous oblige à penser le texte, plutôt que dans les termes d'une représentation directe de la réalité étudiée, comme un lieu de médiation, où l'on cherche à réduire la distance qui sépare la culture étudiée de la culture de l'anthropologue. Ce travail de médiation prend la forme d'une négociation complexe entre les formes symboliques de l'anthropologue et celles de la culture choisie comme objet d'étude. Il aboutit à la production d'un texte écrit, qui «au fond est un compromis entre le but de conserver la différence [...] et la volonté de savoir et d'objectivation de l'anthropologue»¹¹. L'idée de médiation-compromis fait ressortir la tension propre au savoir anthropologique. Tension entre, d'une part, la tendance, intrinsèque à toute connaissance, qui conduit à l'assimilation de l'autre au même, à la réduction de la culture étrangère aux catégories de notre culture, et, d'autre part, la curiosité, le respect, le désir de comprendre et de conserver la diversité.

Le texte ethnographique ne doit donc pas être pensé comme proposant des descriptions adéquates de la culture étudiée, que le lecteur n'aurait qu'à se reconstituer symétriquement dans son esprit, mais il doit être conçu plutôt comme un travail de médiation qui revient à essayer de présenter, de «faire voir»¹², une culture à travers les mots et les concepts d'une autre ; non pas en traduisant simplement mot à mot, mais en faisant ressortir une image de l'altérité à partir des ressources linguistiques et conceptuelles de sa propre culture.

Mais si les réflexions concernant le rôle du texte dans la constitution du savoir anthropologique ont bien souligné l'importance du travail d'écriture, elles ont, pour la plupart, négligé le pôle opposé de la lecture. Pourtant, si l'ethnographe écrit¹³, il écrit pour des lecteurs, ou mieux, comme le soulignait déjà Malinowski dans sa préface à *Les Argonautes du Pacifique occidental*, il écrit afin «de donner à ses lecteurs une image de la vie réelle» (p. 76)¹⁴.

Et c'est justement le thème du «faire voir» ou du «donner une image à ses lecteurs...» qui nous permet de faire la transition de la production du texte à sa réception. Par le «faire voir» nous touchons le problème de la relation entre une forme textuelle, résultat du travail d'écriture de l'anthropologue, et l'effet que cette forme suscite chez le lecteur. Or cette relation n'est pas sans poser

¹¹ S. BORUTTI, «Interprétation et construction» in F. AFFERGAN (éd), *La construction du savoir anthropologique*, Paris, P.U.F, 1999, p. 45.

¹² À propos du thème de la présentation comme modalité de construction des objets dans les sciences humaines, cf. S. BORUTTI, *Filosofia delle scienze umane*, Milano, Bruno Mondadori, 1999.

¹³ Il s'agit d'un clin d'œil à C. GEERTZ : «Que fait l'ethnographe ? Il écrit» p. 96, in «La description dense : vers une théorie interprétative de la culture», *Enquêtes*, 6, (1973) 1998.

¹⁴ B. MALINOWSKI, *Les argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963 (1922).

des problèmes épistémologiques importants. Comment rendre compte de ce rôle particulier du texte ethnographique qui, d'une part, se veut description d'une réalité vécue, résultat d'un travail rigoureux d'observation et de dialogue avec une société donnée, et, de l'autre, aspire à produire une «image de la vie réelle» de cette société, chez un lecteur qui partage la même culture que celle de l'anthropologue, mais qui, dans la plupart des cas, n'a jamais rencontré cette société ?

Nous retrouvons ici deux points déjà évoqués auparavant : l'impossibilité de concevoir la lecture comme une activité symétrique à l'écriture (ce qui nous relie au thème du caractère sous-déterminé du texte) et l'impossibilité de concevoir le texte comme une représentation directe de la réalité que le lecteur peut reconstituer (ce qui nous ramène à la notion de «distance radicale»).

La notion de «faire voir» fait surgir également d'autres difficultés. Comment contrôler ce «faire voir» ? Comment être sûr que le texte écrit par l'anthropologue suscite chez son lecteur une reconstruction fidèle de la situation qui a été décrite ? Par ailleurs, on soulèvera des questions concernant les libertés que l'anthropologue peut prendre pour essayer de «faire voir» l'autre culture, et, par là, concernant le rapport entre la réalité observée, la forme textuelle et l'effet produit chez le lecteur : est-ce que l'anthropologue peut inventer des éléments, par exemple des détails inexistantes, simplement pour rendre plus performant le «faire voir» de son texte ?

Il est intéressant de rapprocher ces difficultés du problème de la distinction entre un texte de fiction et un texte ethnographique, et de se poser la question suivante : sur quelles bases distinguer, au moment de la lecture, d'une part, un texte de fiction qui, grâce au travail d'imagination de son auteur, «fait voir» à son lecteur, à travers des mots et des concepts familiers, un monde nouveau parfois assez différent de son monde d'expérience, et, d'autre part, un texte ethnographique qui est le résultat d'un travail de terrain de plusieurs mois, mais qui, au fond, semble aboutir à la même chose : «faire voir» avec des mots et des concepts familiers une culture parfois sensiblement différente ?

Les analogies entre le texte ethnographique et le texte de fiction ont souvent été évoquées dans les réflexions épistémologiques contemporaines en anthropologie¹⁵, au point d'amener certains auteurs à souligner le caractère «fictionnel» du texte ethnographique, non pas pour en discréditer la portée épistémologique, mais plutôt pour insister sur sa nature de construction symbolique.

Il faut préciser que le terme de fiction ici ne renvoie pas tant à la création libre de formes imaginaires, ni d'ailleurs à l'inadéquation par rapport à un objet réel, qu'au travail de construction d'une médiation entre deux systèmes sym-

¹⁵ Cf. en particulier C. GEERTZ, *op. cit.*, 1998 (1973) ; *Works and Life. The Anthropologist as Author*, Stanford, University Press, 1988. J. CLIFFORD et G. MARCUS, *op. cit.*. S. BORUTTI, *op. cit.*, 1999. M. KILANI, «Fiction et vérité dans l'écriture anthropologique» in F. AFFERGAN, *op. cit.*, p. 83-104.

boliques différents, autrement intraduisibles. Le terme de «fiction» devient synonyme de «construction», et il désigne le travail de configuration de modèles permettant la compréhension de l'autre culture. Le texte anthropologique peut alors être dit fictionnel, dans la mesure où il construit une image médiatrice qui nous permet de voir l'autre culture comme.

Mais le rapprochement entre texte de fiction et texte ethnographique ne doit pas se limiter à mettre en évidence leur nature commune de construction symbolique. Il mérite d'être prolongé jusqu'aux modalités de lecture de ces textes. En effet, la situation de lecture d'un texte de fiction présente de nombreux points communs avec la situation de lecture des textes ethnographiques. Cette situation commune nous permettra d'exploiter un certain nombre d'outils théoriques dégagés par les théories de la lecture auxquelles nous avons fait allusion auparavant. D'autant plus que le «modèle de la lecture des textes de fiction» qui en découle a permis d'ouvrir la voie à une réévaluation de la portée cognitive des textes de fiction ¹⁶, en surmontant en particulier les problèmes de référence et de sous-détermination que le texte de fiction partage avec le texte ethnographique.

3. *De la lecture du texte de fiction à celle du texte ethnographique*

Les théories de la lecture qui ont abordé le problème du texte de fiction ont mis en évidence la possibilité d'en repenser la portée cognitive en résolvant deux problèmes fondamentaux : un problème référentiel (quel type de relation existe-t-il entre les textes de fiction et le monde réel) et un problème plus strictement cognitif (la fiction véhicule-t-elle des connaissances sur le monde ?).

La résolution de ces problèmes se dessine à partir d'une réflexion sur la nature sémiotique du texte qui met l'accent sur la lecture, pensée en termes de coopération interprétative. Or, dans cette réflexion, l'élément central qui caractérise la lecture des textes de fiction est le fameux «pacte de fictionnalité», qui définit un mode de lecture particulier, capable d'activer non seulement les caractéristiques esthétiques du texte mais également ses potentialités cognitives.

Dans la lecture d'un texte de fiction, le lecteur doit accepter de suivre le texte dans la constitution de mondes sensiblement éloignés de son monde d'expérience, parfois même en contradiction avec celui-ci (il suffit de penser à certains textes de science-fiction). En acceptant le pacte de fictionnalité, le lecteur suspend ses références à son monde réel, conçu comme l'arrière-plan où se cristallisent ses croyances au niveau ontologique, pour ouvrir la voie à un monde construit à partir des informations fournies par le texte. Par le pacte

¹⁶ Pour une réévaluation de la portée cognitive de la fiction, voir en particulier P. RICŒUR, *op. cit.*, 1986, et ma présentation générale de la problématique dans l'article «Fiction et connaissance», *Poétique*, 124 (2000), p. 485-501.

de fictionnalité, on demande alors au lecteur une participation interprétative qui suspend la valeur contraignante de certaines connaissances régissant son monde réel, pour laisser la place libre à des informations alternatives conduisant à la construction de mondes imaginaires.

La notion de pacte de fictionnalité permet de résoudre deux problèmes qui se posent à la lecture des textes de fiction. Le premier problème est lié au rapport qu'il faut envisager entre le monde du texte et le monde réel : le pacte de fictionnalité pousse le lecteur à suspendre le monde réel par rapport au monde du texte, à ne pas rechercher une référence directe entre les deux. Le deuxième problème concerne la nature de la participation interprétative du lecteur : le pacte de fictionnalité donne en effet des indications précises concernant une certaine attitude interprétative, qui se caractérise par une ouverture à la constitution d'objets nouveaux, étranges et parfois même en contradiction avec notre monde réel.

Cependant, le pacte de fictionnalité, en mettant l'accent sur la suspension et la distance vis-à-vis du monde réel, semblerait enlever à la fiction toute possibilité de développer une fonction cognitive. Et c'est seulement en adoptant la perspective d'une épistémologie constructiviste qu'il devient possible de réévaluer le rôle de la fiction et de voir cette distance et cette suspension comme les conditions de possibilité d'une portée cognitive particulière.

S'il est vrai que cette suspension court-circuite la possibilité d'une référence d'ordre descriptif, elle permet, par là même, de déployer une nouvelle forme de référence. Ricœur souligne que par une telle suspension :

nous n'écartons qu'un mode de référence à la réalité, le mode représentatif ou reproductif de la réalité. Mais en même temps et du même coup, la voie est ouverte pour un autre mode de référence. Parce que les fictions ne se réfèrent pas de manière reproductrice à la réalité en tant que déjà donnée, elles se réfèrent à la réalité de manière productive en tant que prescrite par elles.¹⁷

La référence de la fiction est une référence productive : plutôt que de décrire la réalité, la fiction produit des modèles à travers lesquels il est possible de penser et, surtout, de repenser la réalité. Cette référence doit être conçue comme une référence indirecte : elle ne vise pas directement la réalité sous le mode descriptif, mais indirectement, par la construction de modèles de lecture du monde réel.

C'est donc grâce à cette relation nouvelle, rendue possible par la suspension du monde réel, que la fiction peut jouer son rôle cognitif ; non pas en fournissant des descriptions exactes de la réalité, mais – en repensant la conception de la connaissance dans une optique constructiviste – en participant au processus de construction des objets de savoir. Dans un tel cadre, la fiction peut bien être considérée comme un mi-lieu ou un non-lieu où se définissent des modèles offrant de nouvelles façons de voir et de comprendre la réalité. Des

¹⁷ P. RICŒUR, *op. cit.*, 1980, p. 56.

modèles qui peuvent transmigrer des textes de fiction aux discours sur le réel, en révélant des aspects souvent négligés auparavant : c'est le cas par exemple de ces termes qui, comme «donquichottisme», «ubuesque» ou «kafkaïen», trouvent leur source dans des romans de fiction, sont entrés dans le langage commun et peuvent être utilisés pour décrire des situations réelles¹⁸.

Grâce à ce modèle de la lecture, il a été possible de surmonter le double écueil théorique posé par le problème de la référence au monde réel et de la participation interprétative du lecteur ; écueil qui prend sa forme la plus visible dans le cas des textes de fiction, mais qui est partagé par tous les types de textes. C'est sur le fond de ce problème commun qu'un rapprochement entre la problématique liée à une réévaluation de la fiction et celle de la lecture d'un texte ethnographique peut être effectué.

En effet, à travers les notions de suspension et de référence indirecte et productive – la première fournissant des indications concernant la participation interprétative, la deuxième résolvant le problème de la relation entre texte et monde réel –, il s'avère possible de repenser la lecture des textes ethnographiques en réaffirmant leurs prétentions cognitives, sans pour autant négliger les limites intrinsèques à leur nature sémiotique.

La compréhension de l'autre culture, que le texte ethnographique rend possible, exige une participation interprétative qui active une forme de suspension et de mise entre parenthèses de notre version du monde réel, pour pouvoir construire le monde de l'autre. La notion de suspension désigne ce mouvement d'inhibition et de mise entre parenthèses des catégories établies dans la culture de l'ethnographe et de son lecteur ; mise entre parenthèses indispensable pour penser la rencontre avec la diversité culturelle sans tomber dans le piège d'une assimilation totale de l'autre au même. C'est seulement grâce à cette suspension de nos catégories que nous nous présentons ouverts à saisir l'altérité que le texte nous présente, dans ce «compromis cognitif» entre le désir de conserver la différence et le danger d'assimilation intrinsèque à la connaissance.

En outre, comme nous l'avons déjà souligné, la lecture des textes ethnographiques ne doit pas être pensée comme la reconstruction mécanique d'une réalité externe, mais bien plutôt comme la construction d'une figure jouant le rôle de médiation et nous permettant de voir l'autre culture comme. La relation entre le texte et son objet est alors indirecte, car elle passe par la constitution d'un monde textuel qui s'offre en tant que modèle à travers lequel voir et comprendre l'altérité. Elle est productive car, dans la constitution de ce modèle, elle construit une figure de l'altérité compréhensible pour notre culture.

Proposer de penser la lecture du texte ethnographique à partir du modèle de la lecture du texte de fiction, ce n'est certes pas affirmer que les textes

¹⁸ Précisons qu'il ne s'agit pas tant ici de soutenir que tout texte de fiction exploite ce pouvoir productif et nous révèle toujours quelque chose du monde, que de montrer la possibilité théorique d'une relation référentielle et cognitive qui s'établit par-delà la suspension d'une référence descriptive ordinaire.

thnographiques se réduisent à des fictions. Le rapprochement, qui se fonde sur la nature sémiotique de tout texte, veut simplement exploiter, de façon heuristique, ces outils théoriques que ce modèle propose. Dans cette optique, le terme de fiction renvoie moins à une propriété du texte déterminant sa proximité ou sa distance au monde réel, qu'à une attitude de lecture qui souligne le rôle clé de la notion de suspension pour le déploiement d'une pertinence cognitive.

. *Vers une théorie de la lecture du texte ethnographique*

La partie précédente a ouvert la voie à la solution d'une partie des problèmes posés par la lecture du texte ethnographique, et cela essentiellement grâce à deux mouvements : d'une part, l'adoption d'une conception nous permettant de penser une nouvelle modalité référentielle et une nouvelle forme de pertinence cognitive ; et, d'autre part, l'accent mis sur une attitude de lecture capable justement de libérer ces nouvelles potentialités.

Cependant cette réflexion, se développant à partir des textes de fiction, court le risque de négliger certains éléments faisant la spécificité du texte ethnographique : la situation du texte ethnographique semble plus complexe, au moment que derrière la production de l'auteur et la reconstruction du lecteur devrait se cacher un monde préexistant et indépendant.

En outre, la réévaluation de la portée cognitive de la fiction est passée par la mise en évidence de sa capacité à produire de nouveaux modèles, à travers lesquels voir et concevoir la réalité. Mais on peut se demander s'il est acceptable de restreindre la fonction du texte ethnographique à sa construction de modèles de lecture de la réalité, en renonçant à lui attribuer un pouvoir spécifique de représentation d'une réalité préexistante.

Dans cette partie conclusive, il s'agira de réfléchir à la façon dont la contrainte d'un réel préexistant peut se manifester dans le texte ethnographique et dans sa lecture. Cela nous conduira à revenir sur la spécificité de la situation nonciative de ce genre de textes afin de souligner l'importance de la participation interprétative du lecteur, et nous permettra d'esquisser les traits principaux de ce qu'on pourrait appeler «le pacte de lecture ethnographique», pacte définissant une attitude de lecture particulière, capable de déployer au mieux ces potentialités cognitives de ces textes.

En mettant l'accent, comme nous le faisons, sur la participation interprétative, nous insistons sur le caractère non autonome du texte ethnographique, dont la lecture doit être accompagnée par des décisions interprétatives pour qu'il puisse accomplir sa fonction particulière. Non seulement le lecteur doit coopérer – par sa participation interprétative – à la construction du sens du texte, mais il doit également choisir sous quelle forme cette participation se réalisera, autrement dit, il doit choisir à quel pacte de lecture souscrire.

L'importance d'une telle décision interprétative découle de l'impossibilité d'établir la nature factuelle – et non fictionnelle – d'un texte d'un point de vue

purement linguistique¹⁹. Il est bien sûr possible de mettre en évidence un certain nombre d'éléments qui peuvent être considérés comme des indices. On peut citer par exemple des indices paratextuels : les indications de collection éditoriale, la présence de préfaces écrites par des autorités académiques reconnues, la présence de photographies et de cartes géographiques ; et des indices textuels : le narrateur à la troisième personne du singulier, le présent ethnographique, la tendance à la généralisation et la rhétorique de l'observation etc. Mais la présence de ces éléments n'est ni nécessaire ni suffisante pour établir la nature factuelle du texte ; nous pouvons aussi bien avoir affaire à des textes ethnographiques qui ne présentent pas ces éléments, que nous trouver confrontés à des romans qui les présentent dans leur globalité.

L'ethnographie a essayé de surmonter cette difficulté en définissant certaines règles d'écriture, qui se sont cristallisées dans des styles particuliers, afin d'assurer, pourrait-on dire, une liaison privilégiée avec la réalité, en éloignant ainsi le risque d'une assimilation entre texte scientifique et texte littéraire.

La définition de tels styles diverge selon les courants théoriques²⁰ : le «fonctionnalisme», sous l'influence des conceptions positivistes, a exploité un style descriptif et impersonnel pour assurer l'effet de réel chez le lecteur ; d'autres courants, comme l'«anthropologie interprétative», ont mis l'accent plutôt sur un style réflexif, où l'expérience du «je» et son interprétation sont mises au premier plan ; enfin, les courants «dialogiques» ont essayé d'exploiter la forme du dialogue, pour mieux respecter la nature interactive de l'expérience sur le terrain de l'anthropologue.

Cependant, si l'élaboration de styles particuliers peut effectivement contribuer à éviter l'assimilation avec la fiction, elle ne peut aucunement modifier la distance entre le texte et la réalité. Cette distance découle directement de la nature sémiotique du texte et ne peut être annulée par des transformations au niveau linguistique. Ce que, par contre, l'adoption de tel ou tel style peut faire, c'est susciter un certain type de lecture, déplaçant ainsi la problématique d'un niveau purement linguistique à un niveau interprétatif. En cela, le style doit être considéré comme une indication de lecture, qui pousse le lecteur à choisir un pacte de lecture déterminé. Les différents styles d'écriture, qu'ils soient réalistes, réflexifs ou dialogiques, n'indiquent alors pas tant un rapport privilégié au réel, qu'un rapport particulier à l'histoire de la discipline, à une méthodologie déterminée, à des convictions épistémologiques ; et le degré de confiance que le lecteur est prêt à accorder au texte qu'il lit, donc finalement l'évaluation épistémologique du texte lui-même, sont fonction de son éventuel accord avec les options méthodologiques et épistémologiques impliquées par tel ou tel style.

¹⁹ Cf. en particulier, G. GENETTE, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991.

²⁰ Cf. J. CLIFFORD, *op. cit.*, 1996 ; J. VAN MAANEN, *Tales of the Fields : on Writing Ethnography*, Chicago, University of Chicago Press, 1988 ; G. MARCUS, D. CUSHMAN, «Ethnographies as Texts», *Annual Review of Anthropology*, n° 11, 1982, p. 25-69.

On pourrait dire alors que si le lecteur accepte de lire *Les Argonautes du Pacifique occidental* comme un texte scientifique, c'est qu'il reconnaît la collection éditoriale dans laquelle est publié le livre qu'il a entre ses mains ; qu'il connaît peut-être déjà Bronislaw Malinowski et reconnaît son autorité, ainsi que celle de Sir James G. Frazer auteur de la préface ; qu'il reconnaît une sorte de continuité entre les cartes et les descriptions géographiques proposées en ouverture du texte et son monde d'expérience ; qu'il reconnaît dans la photo qui montre la tente de l'anthropologue au milieu des tentes indigènes un signe fort de la présence effective de celui-ci sur le terrain ; qu'il reconnaît comme justifiées les options méthodologiques et épistémologiques présentées dans les premiers chapitres ; et enfin qu'il considère le style d'écriture employé comme adéquat aux enjeux de l'ethnographie.

L'évaluation épistémologique du texte apparaît ainsi largement déterminée par un choix interprétatif qui se concrétise, en fonction des indices que le lecteur reconnaît dans le texte, dans un type de lecture particulier. Mais quels sont alors les éléments principaux qui devraient caractériser le type de lecture assurant au texte ethnographique sa valeur épistémologique ?

Le pacte de lecture ethnographique, on l'a vu, peut être pensé à partir du pacte de fictionnalité. Il doit comprendre une sorte de suspension du monde de référence du lecteur pour laisser la voie ouverte à la construction d'un monde différent. Cependant le texte ethnographique ne met pas simplement en scène un «monde différent», mais bien la représentation d'une société qui, même si elle est culturellement différente, partage ontologiquement notre monde réel. Cela exige du pacte ethnographique un engagement ontologique que le pacte de fiction ne présente pas : il doit non seulement donner des indications concernant la reconstitution de mondes différents, mais aussi assurer la disponibilité à intégrer cette reconstruction dans le cercle restreint des représentations de ce que l'on tient pour le monde réel.

Cette disponibilité passe par un certain nombre de présupposés qui accompagnent la lecture d'un texte ethnographique : des présupposés concernant notamment sa portée référentielle et cognitive, et l'exigence d'une certaine attitude critique du lecteur vis-vis de sa propre lecture.

Le présupposé peut-être le plus évident concerne la portée référentielle du texte ethnographique. Si le pacte fictionnel n'exige aucun présupposé concernant une éventuelle relation entre le texte et un objet préexistant, le pacte de lecture ethnographique, lui, présuppose d'une part l'existence d'un objet préexistant et indépendant qui motive le texte et, de l'autre, la possibilité d'identifier cet objet à partir des informations fournies par le texte. L'importance de ce présupposé apparaît clairement si on prend en considération les cas où l'on a pu mettre en doute la validité scientifique de tel ou tel texte, sans pour autant douter de l'existence de l'objet traité par le texte. Ainsi, par exemple, lors de la polémique née autour du texte de Margaret Mead, *Coming of Age in Samoa*²¹ : même si

²¹ Je fais ici référence à la polémique des années quatre-vingt au sujet du livre de M. MEAD, *Coming of Age in Samoa*, New York, Morrow, 1928 (traduit en français en

l'on a critiqué la valeur scientifique de la description de la société samoane que l'anthropologue américaine a proposée, personne n'a mis en doute la relation entre ce texte et la réalité. Autrement dit, si l'on a mis en doute ce que le texte disait de la société samoane, on n'a jamais douté que le texte portât bien sur cette société, existant indépendamment du texte de Mead.

Un deuxième présupposé, intimement lié au précédent, concerne la valeur et la portée des modèles cognitifs proposés par le texte. Les modèles du texte ethnographiques ont une aspiration de transparence vis-à-vis de leur objet que les modèles fictionnels n'ont pas. Cela apparaît dans la différence essentielle entre ce que Eco appelle le «privilege aléthique» de la fiction²² et l'«ouverture à la réécriture» pour les textes ethnographiques. Par l'expression «privilege aléthique», Eco renvoie au caractère absolu des vérités contenues dans un texte de fiction : une vérité de fiction reste toujours ce qu'elle est, alors que ce que l'on a pu considérer comme une vérité factuelle peut se révéler faux en fonction de nouvelles découvertes en la matière. Ce qui fait qu'on ne réécrit pas un roman pour qu'il soit plus vrai, alors que nous ne cessons pas de réécrire des livres d'histoire et d'ethnographie, dans l'intention précisément de les rendre «plus vrais».

La polémique autour du texte de Margaret Mead à laquelle nous avons fait allusion doit être lue justement dans cette perspective. S'il est insensé d'accuser Dostoïevski ou Kafka d'avoir écrit de livres plein d'erreurs et de mensonges, du moment qu'il est impossible d'établir sur quelle base juger le caractère mensonger ou erroné du texte, il est par contre tout à fait pertinent et essentiel de pouvoir critiquer et réécrire les textes ethnographiques qui présentent des points controversés. Cela justement parce que, derrière des modèles explicatifs divergents, on présuppose l'existence d'un réel qui, non seulement motive l'écriture du texte, mais en même temps assure un fondement pour la critique et la correction. Ce qui signifie que l'on présuppose, non seulement l'existence d'une société à Samoa avec telle ou telle caractéristique, mais que l'on présuppose également la possibilité d'en rendre compte à travers des modèles descriptifs qui, dans leur transparence, peuvent être contrôlés pour en évaluer la validité et, le cas échéant, remplacés par d'autres.

C'est probablement dans cette ouverture à la réécriture des textes factuels qu'il faut voir l'une des manifestations principales de la contrainte du réel. En effet, la notion de réécriture et son opposé, la notion de privilege aléthique, nous présentent deux rapports particuliers entre le texte et le monde. Dans les textes de fiction, le monde présenté dans le texte s'épuise complètement dans

Mœurs et sexualité en Océanie, Paris, Plon, 1977) à la suite de la publication d'un livre de D. FREEMAN, *Margareth Mead and Samoa: The Making and Unmaking of an Anthropological Myth*, Cambridge, Harvard University Press, 1983, dans lequel l'auteur accuse le texte de Mead d'être rempli de mensonges et d'erreurs. Pour une présentation synthétique des principaux enjeux de la polémique, cf. S. TCHERKEZOFF, «Margaret Mead et la sexualité à Samoa», *Enquête*, 5, 1997, p. 141-160.

²² U. Eco, *op. cit.*, 1996.

informations données par la matérialité des signes, alors que dans les textes ethnographiques, le monde visé déborde toujours la présentation textuelle offerte par l'ethnographe. C'est ce débordement qui justifie et rend indispensable le retour critique sur les écritures précédentes : les notions de correction, d'erreur, de partialité, d'interprétation, etc. deviennent ainsi des éléments clés pour la constitution du savoir anthropologique ²³.

La notion de «réécriture» nous introduit enfin à l'exigence adressée au lecteur d'une attitude critique vis-à-vis de sa propre compréhension du texte ; une attitude consciente, d'une part, de la partialité, non seulement de l'écriture des textes, mais aussi de leur lecture, et d'autre part, de la possibilité de l'erreur, de la correction, de l'amélioration. Cette attitude ne concerne donc pas uniquement la production du texte, mais également sa réception, et met l'accent sur l'importance de la «relecture», c'est-à-dire de l'ouverture à la correction des compréhensions précédentes.

La nécessité d'une telle attitude doit être mise en relation avec l'importance de la coopération interprétative du lecteur dans la reconstruction des significations d'un texte. Cet apport peut varier selon différents paramètres : la connaissance que le lecteur a du sujet traité ; sa familiarité avec l'histoire de la discipline ; sa capacité à reconnaître les indices textuels et paratextuels propres aux différents styles et les implications épistémologiques qui les accompagnent ; et, enfin, sa conscience des problèmes impliqués par l'activité même de la lecture.

En outre, notre réflexion a mis l'accent sur la distance radicale existant entre le texte et son objet. En raison de cette distance, la reconstitution de l'objet visé à travers un texte écrit doit passer par deux médiations interprétatives essentielles, celle de la «mise en texte» et celle de la lecture. La lecture ne donne donc pas accès au fait réel lui-même, mais offre uniquement des modèles à travers lesquels le penser. Cela découle du fait que la seule forme de référence à laquelle un texte puisse aspirer est de nature indirecte, et que sa pertinence cognitive ne peut se mesurer qu'à sa capacité de produire des jets de savoir.

Cela ne signifie pas qu'il faille renoncer à lire les textes ethnographiques se laissant emporter par «l'illusion référentielle» ²⁴ ; illusion qui reviendrait attribuer au texte ethnographique le pouvoir de fournir des représentations exactes et transparentes de la réalité. Mais si cette illusion référentielle joue un rôle important au niveau esthétique, d'un point de vue épistémologique elle a un effet de lecture qui doit être contrôlé dans l'évaluation finale du texte. Autrement dit, la lecture ethnographique implique l'adoption – c'est ce qui la rend parfois si captivante – d'un pacte de lecture qui, comme pour la fiction,

²³ Cf. à ce propos le texte de CLIFFORD, «Partial Truth», texte introductif au volume *Writing Culture, op. cit.*

²⁴ Cf. R. BARTHES, «L'effet de réel» in *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1968, p. 180-187.

active l'illusion référentielle, mais qui comporte également un contrôle critique vis-à-vis de cette illusion. Ce contrôle met en avant la nature indirecte et productive de la référence du texte à son objet, et ouvre la compréhension de l'altérité présentée par le texte à la possibilité de la correction, aussi bien à la suite d'une réécriture du texte en question que par une simple relecture du même texte.